REVUE TRIMESTRIELLE DU MINISTÈRE DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE DE BELGIQUE
ETE 2003

#12



VU D'ICI

Bureau de dépôt Bruxelles X



Directeur de la publication :	*Henry Ingberg*
Textes :	*Martine Bantuelle*
	Marie-Claire Blaimont
	Carino Bucciarelli
	François De Herdt
	Xavier Deutsch
	Paul Hermant
	Lydia Magnoni
	Patrick Quinet
Conseil de rédaction :	*Brigitte Casimir*
	Alain D'Hooghe
	Denis Fierens
	Paul Hermant
	Bénédicte Meiers (secrétaire de rédaction)
	Patrick Quinet (rédacteur en chef)
Correction :	*Christiane Eggermont pour CDR-Ansart*
Gestion & abonnements :	*Martine Biérel, Pascale Burny*
Iconographie :	*Alain D'Hooghe*
Crédits photographiques :	*Jean-Pol Brohez*
	Thomas Chable/Semence de curieux
	Marina Cox
	François De Herdt (portfolio)
	Vincent Lebrun
	Marc Ots
	Michel Vanden Eeckhoudt/VU
Prise de son et réalisation cd-audio :	*Quentin Jacques/algorythm/ deux temps trois mouvements asbl*
Conception graphique :	*Nathalie Binart/Polygraph' sprl (02 652 49 95)*
Impression :	*Édition & Imprimerie (02 511 31 36)*
Tirage :	*5000 exemplaires*
Abonnement :	*sur demande écrite uniquement*

Pour nous contacter :	*VU D'ICI*
	Direction Communication, Presse et Protocole
	Ministère de la Communauté française
	44, Boulevard Léopold II
	B – 1080 – Bruxelles
	Courriel : communication.presse@cfwb.be
Éditeur responsable :	*Henry Ingberg*
	44, Boulevard Léopold II
	B – 1080 – Bruxelles

Photo de couverture : *Thomas Chable/Semence de curieux*


SOMMAIRE



© Marina Cox


© Marc Ots

Mode d'emploi

L'avantage avec cette idée de Communauté, c'est que vous pouvez en être sans n'être que wallon ou bruxellois. Dans la Communauté française de Belgique, il y a des Gabonais, des Guatémaltèques et sans doute, des gars de Gavarnie. Dans l'espace institutionnel de cette Communauté, il y a des communes aussi. Et des pays.

Pays de Charleroi, c'est toi que je préfère, disent les versets populaires.
Comment ne pas préférer la terre où l'on a vu le jour ?
Fût-ce au prix payé lorsque la nuit s'abat trop vite sur votre préférence.
Charleroi a vu la nuit. La nuit dans les galeries de mine. La nuit dans les coulées éteintes.
La nuit dans la cave des petites filles.
Le jour, pourtant, où que cela soit, suit la nuit. Comme il l'a précédée.

Nous ferons place, une fois par an, à un pays de notre communauté. Il n'en manque pas.
Cela devrait nous tenir quelques années encore à vous faire voir ce que c'est qu'ici.
Et pour mieux faire voir nous avons choisi de faire entendre aussi. Écouter serait plus juste.

En route, donc, vers les bords de Sambre.
Charleroi, c'est ici.

■

Patrick QUINET
Rédacteur en chef



© Thomas Chable/Semence de curieux

ÉDITORIAL

Henry Ingberg

Charleroi

Parce qu'elle est homogène et plurielle, la Communauté française Wallonie-Bruxelles porte un nom de même nature. Son homogénéité tient à sa composante essentielle : les liens tissés par l'usage commun d'une langue, le français. Son aspect pluriel tient, lui, à ses éléments constituants : Wallons, Bruxellois, certes, mais encore artistes, enseignants et élèves, sportifs professionnels et amateurs, personnels soignants... les citoyens-usagers ont tous affaire dans leur vie quotidienne aux compétences qui incombent à cette Communauté. Y compris quand ils sont à l'étranger.

On le voit, ce que le constituant belge nommait "matières culturelles personnalisables" a créé un espace institutionnel inédit qui fait l'admiration de certains et le désarroi d'autres.

Pour les éléments qui constituent cette communauté, les villes, les sous-régions, les terroirs, sont autant d'entités ayant une identité et une vie propre.

L'image de Charleroi est forte : elle est le reflet d'une histoire industrielle, économique, sociale et porte les marques d'un avenir qui se façonne.

Cet avenir nous le partageons solidairement. Et c'est aux ressources de notre enseignement que je songe quand j'évoque ce pari de l'avenir, aux audaces de nos créateurs, au dévouement des professionnels de la santé, aux performances des sportifs, bref à la société entière, à Charleroi. Comme ailleurs en Wallonie ou à Bruxelles.

Mais Charleroi mérite cette attention particulière que l'on peut porter aux plus exposées de nos cités. C'est bien à son riche et courageux passé que cette ville veut rendre hommage en plusieurs de ses dispositifs et conduites. Elle porte les cicatrices de l'industrie lourde victime des aspects les plus combatifs de la mondialisation, de ses exploitations minières victimes de la diversification de nos approvisionnements énergétiques. Avec une volonté farouche de reconstruire un horizon qui éclaire en contre-jour sa personnalité. Honneur perdu tout prêt d'être retrouvé par le saut dans le 21e siècle tel que des réalisations comme l'Aéropôle en témoignent.

L'avenir, oui, sera en partie technologique et mérite la conduite de politiques audacieuses en matière d'investissements publics de tous nos niveaux de pouvoir.

Mais l'avenir est surtout humain.

À Charleroi comme ailleurs en Communauté française Wallonie-Bruxelles.

Que l'on songe aux réussites éclatantes que sont Charleroi Danses, l'université du Travail ou encore le renouveau de l'Éden.

Ces tremplins et signes d'un avenir en construction, font de Charleroi un chantier humain, homogène et pluriel.

■



© Vincent Lebrun

Vu d'Ici ***a vu se rencontrer cet été*** *Frédéric Flamand, directeur de Charleroi Danses, Xavier Cannone, directeur du musée de la Photographie, et Lydia Magnoni, rédactrice en chef du journal* L'Essentiel.

TROIS VOIX *pour la fée ignorante*

ENTRETIEN : LYDIA MAGNONI
PHOTOGRAPHIES : MARINA COX



Aussitôt balayées les traces de timidité, ces trois personnes qui ne se connaissaient que par le biais de leur travail et des institutions qu'elles représentent se sont découvert quelques points communs, au-delà du fait de travailler à Charleroi.

Lydia Magnoni : Pour commencer, je voudrais mieux cerner les attentes que chacun de nous a de la rencontre d'aujourd'hui. C'est à Frédéric Flamand, notre hôte d'aujourd'hui, que revient le privilège de commencer.

Frédéric Flamand : Depuis toujours, mon travail artistique me pousse à rechercher des synergies avec des artistes d'autres disciplines : vidéastes, cinéastes, architectes plasticiens. Arrivé en 1991 à Charleroi, il était donc logique que j'y recherche aussi ces synergies. Et je les ai trouvées dès le départ avec Laurent Busine du Palais des Beaux-Arts. Busine a notamment organisé une exposition sur les traces de la danse au PBA. Charleroi Danses a également eu quelques collaborations avec le musée de la Photographie, avec le cinéma le Parc, avec l'Éden. Et ce travail de collaboration ne portait pas toujours sur l'événementiel. Pourtant, on ne collabore pas aussi facilement que l'on voudrait. Chacun est pris dans son travail, ses déplacements. Ce qui est important, c'est que chacun voyage, parte et revienne dans cette caverne d'Ali Baba qu'est Charleroi.

Xavier Cannone : Cette dimension internationale est primordiale à mes yeux. Je n'aime pas beaucoup l'idée d'enfermement de la culture. Depuis trois ans, je

>







> dirige le musée de la Photographie de Charleroi et une de mes priorités a été d'asseoir le musée un peu plus internationalement. C'est ainsi qu'a été organisée, par exemple, l'exposition Man Ray. En tant que directeur du musée de la Photographie de Charleroi, je vis un paradoxe. Et je crois que nous le vivons tous les trois. Nous sommes des institutions de la Communauté française, mais nous travaillons parfois très loin de la Communauté française. Par la nature même de notre travail, nous avons une portée qui dépasse les frontières de la Communauté française. Et nous faisons sauter des cloisonnements qui n'ont plus de raison d'être. Il y a un Centre de la gravure à La Louvière, alors qu'il y a de la gravure ailleurs qu'à La Louvière. Le musée de la Photographie est basé à Charleroi, alors qu'il y a de la photographie ailleurs qu'à Charleroi. Internationalement, nous devons parfois nous défendre contre une certaine image de Charleroi ; Charleroi est critiquée pour son danger, elle est considérée comme une sorte de Chicago, ce que je pense qu'elle n'est pas.

Nous parvenons pourtant à toucher un public très international, mais nous ne parvenons pas toujours à capter le public de Charleroi. Pourtant, il importe de réussir le pari d'être à la fois bien ici et de rayonner internationalement. Je crois que certaines initiatives existantes sont de nature à rapprocher le public de Charleroi de la culture.

>



> **F.F.** : Une des façons d'aller à la rencontre de ce public a été pour moi de quitter le temple et de restaurer les lieux de mémoire de Charleroi. Déjà à Bruxelles, j'avais quitté le temple et je m'étais installé à la Raffinerie.
Un des lieux de mémoire de Charleroi que j'ai investis est Marchienne-au-Pont. C'est un endroit dantesque, la nuit. J'ai fait venir un artiste vénitien à Marchienne-au-Pont pour le spectacle du *Titanic*. Et tout le monde est venu. Les limousines de Solvay, les punks, la petite bourgeoisie, les ouvriers qui avaient travaillé là. Du mélange entre l'art et ce lieu de mémoire est venue une certaine émotion et les gens ont été touchés. J'aime l'idée d'utiliser la mémoire comme un outil d'aujourd'hui. Investir la piscine de la Broucheterre ou le musée de l'Industrie désacralise la création artistique. Ce n'est pas un hasard si on a monté un spectacle sur Muybridge à Charleroi. Muybridge, c'est le contrôle du travail. Où parler de ce contrôle du travail mieux qu'à Charleroi ? Aujourd'hui, Charleroi Danses est installé dans le Manège de la gendarmerie. Encore un lieu de mémoire qui retrouve une nouvelle vie.



L.M. : Rapprocher le public de la culture et de la formation, c'est aussi le but de mon travail. Depuis 1982, je m'occupe en effet d'alphabétisation à la FUNOC, centre de formation pour adultes de Charleroi. Et depuis 1990, je suis chargée de concevoir *L'Essentiel,* un journal d'actualités écrit en français de base et destiné à un public en formation. Ce journal correspond à une volonté de rapprocher le public d'une information dont il est exclu et parfois demandeur.

Mais malgré toutes ces initiatives pour rapprocher le public de la culture ou, dans le cadre de mon travail, de la formation et de l'information, il existe toute une frange de la population de Charleroi, ville très populaire, que l'on n'arrive pas à toucher. Et je pense que cela doit être vrai aussi pour vous.

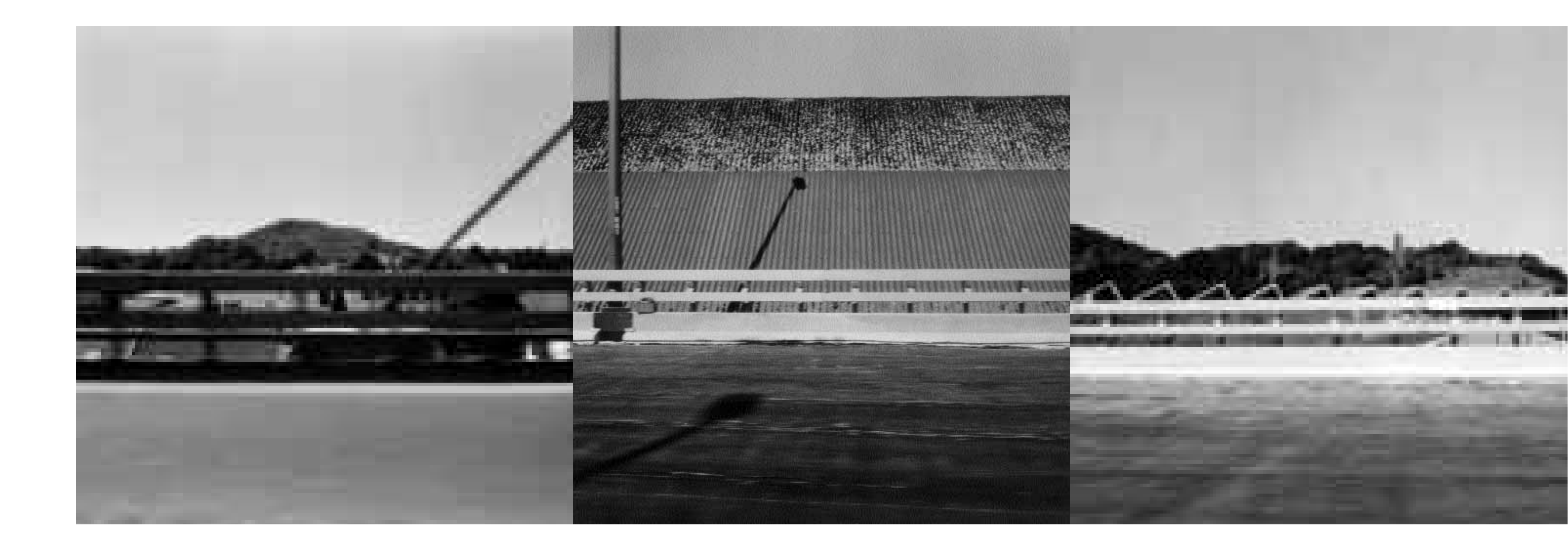
F.F. : Les choses changent. Il existe une autre jeunesse qui a envie d'autre chose. À Charleroi Danses, nous organisons des soirées deux fois par mois. Ces soirées amènent en moyenne mille personnes. Cette jeunesse du zapping attend autre chose de la culture. Elle zappe aussi dans ses choix culturels et dans sa façon de bouger. Des écoles viennent assister aux répétitions et cela donne lieu à des échanges fabuleux...

X.C. : Il est important de ne pas sombrer dans une image négative, misérabiliste, de Charleroi. Cette région a des ressources ignorées. C'est une ville d'immigrants qui, dans le passé, a été le moteur de toute une région. Quand on vit dans cette ville, on se rend compte qu'il y a des choses qui s'y passent. Je ne me vois pas travailler ailleurs. Notre travail ici est d'ouvrir des fenêtres sur l'extérieur. Je trouve extrêmement fort qu'une ville comme Charleroi propose des spectacles, des expositions de portée internationale. Il faut éviter toute nostalgie passéiste qui nous pousse au repli, à l'enfermement. La mémoire est intéressante si elle est constitutive de quelque chose de futur. Il faut parfois proposer aux gens des choses qu'ils ne demandent pas.

L.M. : Tout cela est vrai aussi dans le cadre de la formation et de l'éducation permanente. La FUNOC est aussi allée à la rencontre de stagiaires, précisément dans ces quartiers très populaires de Marchienne-au-Pont, avec une offre de formation qui répond à un besoin, mais pas nécessairement à une demande. Les stagiaires ne sont pas, a priori, tous demandeurs de formation ou de culture, même s'ils en ont un criant besoin.
Dans le cadre de mon travail à *L'Essentiel*, j'ai également dû choisir entre différentes conceptions du journal. Je ne voyais pas beaucoup l'intérêt de ressasser la réalité du réseau de Lire et Écrire, à moins d'en parler différemment. Je privilégie une conception du journal-fenêtre ouverte sur autre chose, sur le monde extérieur.
Ouvrir des fenêtres sur l'extérieur, c'est ne pas conforter les gens dans leur malheur, ne pas leur ressasser leur réalité qui n'est pas toujours rose. Et, du même coup, leur redonner confiance en eux.
C'est à mon avis le but de toute initiative d'éducation permanente.
Pourtant, même si le public évolue, je pense qu'il reste des publics qui sont difficiles à toucher et qu'il y a des choses à faire pour y arriver.

F.F. : Pourtant, quand ils viennent, ces publics sont séduits. Mais pour venir la première fois, il a fallu vaincre des a priori, ces ghettos de la culture dont Xavier parlait tout à l'heure, et qui ne correspondent plus à la réalité d'aujourd'hui. La réalité d'aujourd'hui est celle de l'hybridation, de la mondialisation. Vivement que ce 21e siècle nous amène à gérer au mieux cette globalisation à laquelle de toute manière on n'échappera pas. Décentraliser, faire sortir la culture de ses temples, est une des réponses. Organiser la visite des écoles pour assister aux répétitions en est une autre. C'est une expérience fabuleuse, mais un travail énorme. Il faudrait presque une deuxième équipe pour faire ce travail

X.C. : C'est un vrai problème, mais aussi un problème qui nous dépasse en grande partie. L'apprentissage à voir n'existe pas. À l'école, on apprend des matières. On va à l'école pour apprendre à gagner sa vie. La culture est ce que l'on peut faire quand on a fait tout le reste. Au musée de la Photographie, j'ai voulu développer >





> un réel service éducatif. Je n'avais pas de moyens spécifiques pour cela. On a déjà travaillé avec des écoles et des centres de formation comme la FUNOC. J'aimerais que des animateurs du musée puissent aller dans les écoles pour organiser des visites. Je voudrais aussi rapprocher le musée de l'université, en organisant des cours au musée. Je voudrais aussi rapprocher le musée du public en ouvrant son parc au public.

Cela dit, le public qui est venu voir Man Ray n'est pas le même que celui qui est venu pour "Femmes en prison". Faut-il donner aux gens ce qu'ils demandent ? Si nous sommes à la tête de ces institutions, c'est pour leur donner une certaine orientation.

L'accès à la culture n'est pas nécessairement un problème de classe sociale ou d'éducation, c'est surtout, à mon sens, un problème de curiosité. On vit dans une société où les choses sont de plus en plus fabriquées. Frédéric Flamand parlait tout à l'heure de la culture zapping. Cela fait peur à cause du manque de profondeur de la perception que cela engendre. Comment peut-on encore voir une œuvre ?

F.F. : Oui, cela fait peur. Je dis souvent que je travaille avec l'ennemi puisque je travaille avec l'image. Comment travailler avec ce bombardement d'images qui nous rendent aveugles ? Comment transgresser ces images qui nous mentent et font de nous des voyeurs hallucinés ? Comment les pervertir et leur donner un sens ? Il est important de n'être ni technophobe, ni technophile. Et de ne pas rejeter ce monde qui nous entoure. Et qui est le monde du flou. Flou entre masculin et féminin, entre public et privé. Internet est typiquement ce monde du flou. Parler de révolution digitale, de mutations dans une ville marquée par la révolution industrielle telle que Charleroi est extrêmement porteur de sens.

L.M. : Pour terminer cet agréable entretien, je voudrais vous demander quel lieu selon chacun de nous représente le mieux Charleroi.

F.F. : Marchienne-au-Pont est un des lieux qui me frappent et qui m'interrogent. Qu'est-ce que ce haut lieu de mémoire va devenir ? Le petit village de Monceau est aussi un lieu où je vais rêver.

Mais ce qui, à mon sens, représente le mieux Charleroi est la fresque de Magritte au Palais des Beaux-Arts. Cette fresque s'appelle *La fée ignorante*. Pour moi, Charleroi, c'est la fée ignorante. Il y a des tas de choses qui existent mais on ne le sait pas.

X.C. : Effectivement, il manque à Charleroi une carte culturelle, un passeport culturel. On ne se connaît pas si on ne se rencontre pas. Et c'est là que je rejoins Frédéric Flamand quand il parle de fée ignorante. Charleroi a des capacités qu'elle ignore. Le potentiel culturel de Charleroi est là et on ne le sait pas.

Pour moi, le lieu que je préfère à Charleroi, c'est le périphérique. J'y ai le sentiment physique d'une ville que je n'ai pas à Bruxelles, ni à Anvers. Une ville dont on peut voir les quartiers, le fleuve, la manière dont on l'a dévié dans le passé. J'aime le défilement de ces images de villes, le côté film que je ne contrôle pas.

L.M. : Un de mes lieux préférés à Charleroi est l'Éden. À cause de la mémoire et de la restauration de cette mémoire. Lors de dimanches sans voitures, on attendait avec mes parents le bus près de l'ancien Éden. Pour moi, l'Éden est typiquement un lieu de mémoire dont on n'a pas fait n'importe quoi.

Un autre lieu que je regrette est la maternité, la maison rose où sont nés plus de la moitié des Carolos. C'était un bâtiment de Frédéric Leborgne. Elle a été rasée. C'est symptomatique de la fée ignorante. On a rasé ce bâtiment dont on aurait eu toutes les raisons d'être fier. Charleroi est une ville qui est parfois fière d'elle pour des raisons débiles et qui, d'autre part, ignore les éléments qui font sa valeur. Décidément oui, une fée ignorante.

■





Nous nous sommes retrouvés... à l'Éden. *Non, pas le Paradis, mais cette salle du haut de la ville, rénovée récemment et que les Carolos – comme l'on nomme affectueusement les habitants de Charleroi – envahissent avec bonheur.*

Sylvianne a passé sa vie à écouter les enfants, à les stimuler et à leur indiquer un cap : celui de la créativité.

Georges forme des cadres culturels, sociaux, associatifs ou commerciaux depuis plus de vingt ans.

Nous avons fait le tour du centre de Charleroi.

UNE BALADE *qui prend deux ailes*

TEXTE : PATRICK QUINET
PHOTOGRAPHIES: THOMAS CHABLE/SEMENCE DE CURIEUX

Les centres de villes sont le résultat des projets de ville tels que les humains les conçoivent. Les hasards de la géologie, de l'hydrographie, sont masqués de plus en plus par les questions essentielles de communication et de mobilité.

Charleroi, c'est d'abord la Sambre qui en a provoqué l'implantation. Les militaires savent pourquoi.

Aujourd'hui, *Charleroi.be* nous apprend que : "*En 1666, les Espagnols édifient une forteresse sur un promontoire dominant la vallée de la Sambre. Elle prend le nom de Charleroy en hommage à l'infant-roi d'Espagne Charles II. La place est prise l'année suivante par les Français et les ouvrages d'art sont parfaits et agrandis par Vauban. Louis XIV accorde des privilèges aux habitants de la nouvelle ville en vue de la développer, mais le Traité de Nimègue de 1678 rend Charleroi aux Espagnols. La population carolorégienne s'accroît grâce à une première mutation industrielle basée sur le charbon, le fer et le verre.*"

Cela vous a un parfum d'Europe. Celle d'avant l'Union. Car il faut ajouter les verriers allemands qui ont permis l'essor de l'industrie verrière et la révolution industrielle anglaise qui a bouleversé la métallurgie, ne pas oublier 1830 et la victoire sur la Maison hollandaise et vous avez, si je compte bien, six des étoiles du drapeau européen. Si vous y ajoutez les populations qui ont transhumé au titre de l'immigration, italienne surtout dans le cas de Charleroi, vous ajoutez encore des étoiles au portrait.

Charleroi est bien européenne et pourrait bien rêver retrouver son appellation française révolutionnaire des années 1789 : Libre-sur-Sambre.

>





> Il faisait beau en cette fin juin 2003 à Charleroi. Nous partons de l'Éden qui se trouve à mi-côte entre la Sambre et la place Charles II qui sert de ville haute.
À pied, comme il se doit pour qui veut sentir un espace plutôt que le traverser. "*Où que l'on regarde, on voit l'histoire de Charleroi*", remarque Georges. Et, de fait, l'industrie pointe ses imposants édifices, ses volutes, depuis le centre, la tour de l'université du Travail figurant la vigie du vaisseau carolo.

C'est l'industrie, à Charleroi, qui a guidé l'urbanisme.
C'est la culture qui guide nos pas, pourtant. À quelques pas de l'Éden, passé les tours enfouies des parkings souterrains – et vides ! – nous sommes au PBA, comme on appelle le Palais des Beaux-Arts. Comment ne pas citer les mânes de Laurent Busine qui en ont animé les espaces pendant des années avant que de déployer le projet de musée des Arts contemporains (MAC's) au Grand-Hornu. Nos baladeurs du jour lui réservent une admiration partagée.

Du PBA à l'hôtel communal, il n'y a qu'une place à traverser pour en découvrir une autre dont les jeux d'eau font la joie des enfants et des insolents. Il faut aimer les deux, ils font la vie.
Une percée, la rue de la Montagne – n'exagérons rien ! – nous mène de la haute à la basse ville. Les piétons y seraient les rois si les piétons pouvaient encore prétendre à la royauté quelque part. Et pourquoi les espaces commerciaux sont-ils tant incompatibles avec l'habitat ? Faut-il qu'une rue soit piétonne ou habitée ?
Nous tombons dans la ville basse pour mieux sentir les anciennes installations militaires, forteresses sur le lit desquelles des écoles ont bâti leur empire. >

(***C'est l'industrie, à Charleroi, qui a guidé l'urbanisme. C'est la culture qui guide nos pas, pourtant.***)





> Sylvianne connaît les écoliers comme ses poches. Elle a dû en retourner plus d'un, avec ses façons de leur faire raconter leur ville. Afin de se l'approprier.

Au bout de la rue de Marchienne, une autre place vient à notre rencontre. Ce devait être un abri pour un marché, comme les places le font si bien. Ce n'est qu'un emplacement pour voitures. Chassez le maraîcher, les voitures reviennent plein pot !
Un parking plus loin (structure légère, on dirait un jeu de construction de nos enfances), nous arpentons sa Majesté le boulevard Tirou. De l'urbain à vocation marchande, une autre place – du marché celle-là – et une galerie couverte en rénovation. Nous sommes dans le bas du bas. C'est là que la ville bat son plein. Plein de marchandises, plein de gens, plein de plaintes. Des pas de porte et des maisons de passe. Un restaurant thaïlandais, deux chiens en visite, des gamins, deux témoins de Jéhovah ou sont-ce des mormons ? L'urbanité.

Sur la Sambre, trois ponts mènent à la gare en déclinant la Résistance, Olof Palme et le roi Baudouin. Peut-on être plus précis en matière de valeurs et d'engagements ?
S'il y a des ponts, il y a du passage.
Charleroi est dessinée pour le passage des gens et des idées. Les militaires ont dessiné les plans, les industries ont fait la richesse, voire la beauté, les habitants, eux, cherchent à habiter.
Maintenant que militaires et capitaines d'industrie ont rendu le service de nous faire une ville, peut-être la richesse des uns et le génie des autres pourraient-ils nous rendre la ville habitable.
Avec ce qu'il faut d'urbanité pour se sentir appartenir à une histoire et ce qu'il faut d'aménagements pour y faire figurer ses rêves.

De quoi transformer une balade en ballade.
Pays de Charleroi, c'est toi que je préfère !

■





Il et elle sont comédiens. *Venus à Charleroi, passés par Charleroi. Rien ne les y amenait, tout les y a retenus. Madeleine Fabrice passa dix années au théâtre de l'Ancre, Sam Touzani y commença sa carrière. Ils ne se connaissaient pas. Les correspondances, entre eux, sont croisées. Et les parcours, tout ronds.*

De la maison des huit heures à une table de l'Éden, *quelques années plus tard...*

Texte : Paul Hermant
Photographies : Marc Ots

À la maison des Huit Heures qui, toujours, fit penser à une sorte d'auberge de la Mittel Europa — cette même impression de rideaux lourds et de fers forgés qu'à Buda ou à Pest — il faut chercher le travail dans les yeux des vieux, parce que, lorsque Sam et Madeleine sont arrivés par ici, c'en était fini des mines et il y restait quoi ? rien de sidérurgie. On désemployait, on se serait cru dans un temps de Limoges. Les gens se racontaient alors la beauté des trains et le vertige des galeries, mais ils n'étaient déjà plus rien que des post-prolétaires : on les rencontre au cimetière, les vrais durs, les Polonais, les Italiens, les Flamands, ceux restés sur le carreau, ceux laminés, ceux qui ont fait le coup de poing sur les terrils entre Docherie et Dampremy. Chez Sam, dans la cité d'Aiseau, les panneaux solaires des toits indiquent que quelque chose, dans l'énergie, a passé. Qu'il s'est produit un troc entre le ciel et la terre, que l'on va désormais chercher là-haut ce que l'on sondait auparavant par-dessous. C'est encore Charleroi, Aiseau, mais ce sont déjà les pierres de pays qui changent le gris de la brique, et ce qui étonne le plus, à la fin, dans le Pays Noir, c'est qu'il est vert. Il s'est noirci à nouveau avec les résultats des dernières élections, et c'est fort inquiétant, ce que nous laissons à nos enfants et aux gens que l'on quitte. Ni Sam ni Madeleine n'habitent plus Charleroi. Ils s'aperçoivent qu'ils sont presque des voisins bruxellois après avoir oublié qu'ils l'avaient déjà été ailleurs.

Tout partirait de la Méditerranée et les gens remonteraient les fleuves. Les deux là en face : l'un est né à Bruxelles et l'autre dans le Maghreb, mais ce n'est pas celui que l'on croit. Madeleine est née à Bougie (Bejaia, Algérie) en des temps coloniaux. Sam est né à Bruxelles, Belgique, par une époque d'immigration. Et l'on s'aperçoit assez vite que le Marocain est Belge et que la Belge est Française. Que chez Madeleine, ce fut Bougie, Aix, Le Mans, Paris, Liège, Charleroi puis Bruxelles. Que chez Sam, ce fut Bruxelles, Charleroi et puis Bruxelles. Sam, au début de son dernier spectacle, dit : "*Je suis bruxellois d'origine maro...llienne*", et grâce soit rendue à celui qui connut Saint-Pierre dès son premier souffle et



qui depuis — comment dit-il ? — est devenu "*agnostique avec hypothèse matérialiste*". Partant de Saint-Pierre donc, Sam Touzani fit à pied le tour de la religion et se retrouva assez vite en contrée berbère, républicaine et païenne, là où un village s'appelle Bni Touzin et d'où s'en alla, à pied aussi, son père. Et vers l'Algérie, s'il vous plaît, ce qui fait qu'il fut soldat de France, et l'on imagine l'improbable ren- >







> contre entre le biffin et l'officier. On veut dire : entre le père de Sam et le père de Madeleine qui, dans les mêmes années, portèrent dans les mêmes sables le même uniforme pour le même gouvernement. Comme il y avait tout à parier qu'on ne se retrouverait pas à en parler quarante ans plus tard à une table de l'Éden — qui, à Charleroi, n'est pas un jardin biblique mais une brasserie culturelle —, on recommanda du café. Et puis je me suis souvenu qu'à l'endroit même où nous évoquions ces précipitations incongrues entre des vies qui ne se savaient pas, j'avais pris moi-même, il y a quelques années, des cours de chimie. Et que bref, je continuais là ce que j'avais appris à y faire : à mixer toutes sortes d'éléments pour inventer du nouveau et créer des couleurs. Et que, dans l'affaire, je figurais le catalyseur. Et, puisque c'est dans les creusets que l'on produit les mélanges, Madeleine nous expliqua aussi que c'est là, dans la grande pièce de ce bel Éden, qu'elle offre, un dimanche par mois, "l'apéritif des poètes" et que, oui, parmi ces noms qu'elle égrène — Pierre Schroven, Marc Dugardin, Eric Brogniet, André Romus — vient se glisser celui de Jean-Luc Wauthier dont Sam dit : "*Il a été mon professeur. Plus qu'un professeur. J'ai défendu l'un de ses textes pour Un auteur, une voix.*" Et Madeleine dit : "*Sais-tu que j'ai été juré deux fois à Un auteur, une voix ?*" D'autres noms passent alors : Liliane Wouters, du temps qu'elle habitait Charleroi. Suzanne Lilar, qui envoya à Sam une réponse à sa dissertation sur Benvenuta. Albert Ayguesparse, dont Madeleine conserve une lettre trouée, comme une relique. "*Ce qui m'a amené au théâtre, c'est Norge. Les Oignons. 12 ans*", dit Sam. Il y a, dans cette maison de l'Éden, quelque chose qui sourd tout à coup : on y convoque à table la poésie de Belgique et l'on s'aperçoit qu'elle y est comme chez elle. C'est une maison d'apéritif, peut-être, ce serait bien aussi le lieu d'un beau banquet.

Ces deux-là ont leurs lieux fétiches à Charleroi : l'Ancre et la Garenne. Soit des toponymes — l'un est un théâtre, l'autre est une école — qui invitent à penser aux racines. Comme quoi il y aurait besoin de stabilité dans ce nomadisme. Se poser, au moins un moment. "*Cette région m'a attachée*", dit Madeleine par un joli lapsus. "*Charleroi m'a libéré*", dit Sam Touzani. On imagine le petit Bruxellois précipité en banlieue — la cité solaire d'Aiseau, c'est tout de même à quinze kilomètres du centre-ville — et à l'écouter citer les endroits qu'il fréquenta et où il fit ses armes — Châtelet, Morlanwelz, Montigny-le-Tilleul, Martinroux — on se dit qu'il n'a jamais été qu'un périphérique et qu'aucune diagonale ne lui est étrangère. Madeleine, à ce sujet, fut plus directe. Au centre et en profondeur, tout de suite. Le "Charleroi, mes racines" qu'elle donna plusieurs centaines de fois et jusqu'à Paris — avec l'accordéoniste Marc Keyser, un fou jouant, à l'accent indéfinissable — allait à l'essentiel. Des tonnes de livres rassemblées, de l'histoire, des histoires, des poèmes, du texte, et avec cela descendre comme d'autres le firent avant elle dans les souterrains épuisés de la région. Elle s'amuse qu'on lui ait dit : "*On voit bien que vous êtes de chez nous pour parler comme ça*". Elle, boujiotte et mancelle, couronnée carolo, on voit bien que ça lui fait quelque chose. Elle parle par hommages. Elle a toujours peur d'en dire trop ou pas assez ou alors à côté. Mais non, elle parle simplement "de côté". Car Madeleine parle de profil, c'est-à-dire qu'elle regarde les autres. Elle dit Renée, elle dit Perlette, elle dit Jacques. Elle raconte l'engagement de l'une, le talent de l'autre, et l'entêtement, et l'émotion que l'on reçoit. Elle voudrait que, dans l'article, je cite les

(Elle est arrivée là, posant son bagage de France, elle est restée dix années. Il en fallut presque autant à Sam pour défaire ses valises et se fabriquer un avenir.)






noms complets, alors je le fais : Renée Lemaître, Perlette Adler, Jacques Fumière, Jacques Herbet... "*Pour la plupart, des gens modestes que l'on ne connaît pas, qui ont tous les dons sauf celui de se mettre en valeur*". Elle décrit une région avec ses gens et déjà ils sont les nôtres, vieux compagnons, chemineaux, autres errants sédentarisés, comme si l'ascension de la rue de la Montagne, finalement, avait été de trop. Elle est arrivée là, posant son bagage de France, elle est restée dix années. Il en fallut presque autant à Sam pour défaire ses valises et se fabriquer un avenir.









> Allez causer, vous, avec quelqu'un qui parle de profil et l'autre qui pratique l'art de l'esquive. Sam Touzani est d'abord un danseur. Combien d'années d'apprentissage des pas et du corps ? Toute sa vie, en fait. À passer par le chas de l'aiguille.

Quittant Bruxelles parce que la famille commençait à avoir peur du coin des rues et des dealers dans les encoignures. Venant à Charleroi, déjà bardé de danse et de gymnastique. Et quoi alors ? Il y eut un moment de profonde dépression. Le Charleroi de l'époque, celle de l'entre-deux, était un trou noir culturel. Il a fallu qu'il échappe à l'ennui, qu'il trouve des marques, qu'il détecte des gens, qu'il prenne confiance et qu'il la donne. Il a pu voir dans ce Charleroi-là ce que personne sans doute n'y soupçonnait encore : la ville qui deviendrait le port d'attache de Frédéric Flamand. Et puis voilà, grâce à La Garenne, les mots ont continué le corps comme l'outil continue la main. Il n'était pas sûr que Sam Touzani devienne jamais comédien. Sans Charleroi, il pense bien qu'il ne le serait jamais devenu. Il a de très jolis mots sur la province. Il dit : "*J'ai vu des hommes et des femmes qui portaient en eux toute l'humanité : la convivialité, le dialogue, pas de pédanterie, populaires dans le sens noble, on se tape sur l'épaule, on se tutoie, on est humain, on est plus humain qu'ailleurs.*" Il se souvient que personne ne lui demanda de montrer patte blanche lorsqu'on lui prêta les nouvelles installations de La Garenne pour y répéter et y danser. Il se souvient aussi *"qu'à Bruxelles, pour s'entraîner, on allait souvent dans le métro*". Sur cette discussion, où tout se passe, l'immigration ne passe pas. "*Bruxelles donne l'impression d'être la ville multiculturelle et cosmopolite par excellence. Mais à Charleroi – lieu italien, algérien et marocain – je n'ai pas eu du tout l'impression de venir d'ailleurs. Je n'ai jamais été étranger à Charleroi. À Bruxelles, tout me le rappelle. Le seul clivage était régionaliste. Je venais de la capitale, là était le vrai problème.*" Où l'on s'aperçoit que Madeleine aussi était une travailleuse immigrée. Elle dit avec cette sorte de soleil permanent qu'elle conserve dans la voix : "*Cette ville est le contraire de moi. Ça ne me ressemble pas, ce n'est pas un endroit où j'aurais eu envie de vivre et, pourtant, il y a cette force. Quelque chose de moi fait que j'ai rencontré les gens.*" C'est fort joliment dit, cette façon d'être parmi les autres, avec les autres, aux autres. On se rend alors à l'évidence que rien n'aurait changé depuis que les drapeaux sortaient des mines et des usines, depuis même qu'on édifia ici une forteresse et qu'y vinrent des soldats et puis des ouvriers. On est toujours au centre de cela, de ces gens d'ailleurs qui font cause commune, qui fondent là le nid des solidarités, qui savent l'engagement et apprennent l'entêtement, et qui, lorsqu'ils s'en vont, partent avec ce sentiment d'une dette à jamais impayée. Avec Madeleine et Sam, la rencontre s'est terminée comme cela. C'est-à-dire qu'elle n'est pas finie.

■



En 1992, *lorsque le territoire du grand Charleroi a été découpé en cinquante cinq quartiers, seul celui de La Docherie, sur les hauteurs de Marchienne-au-Pont, a présenté des contours clairs, indiscutables. Il y a, à l'évidence, un* genius loci, *un "esprit dochard". Mais pour le savoir, il faut aller y voir et surtout, rencontrer la population, causer avec les habitants. Voir derrière les images noires véhiculées par certains films ou séquences télévisées, discuter de ce qui se vit au quotidien, indépendamment de l'afflux de fonds européens qui, reconnaissons-le, leur passe un peu au-dessus de la tête.*

La docherie, ni laboratoire, ni dépotoir

extraits d'une rencontre avec Anne De Reuck et Alain Forti

Texte : Martine Bantuelle, Éduca-Santé
Photographies : Michel Vanden Eeckhoudt/VU



Nous sommes donc allés à Marchienne-Docherie, plus précisément, à La Pioche. Un lieu ouvert et vert. Les gens entrent et sortent, on entend parler de la prochaine pièce de théâtre, le café est servi aux hôtes d'une belle matinée ensoleillée, les oiseaux chantent, un avion passe.

Itinéraires

En 1970, Anne De Reuck était étudiante en psychologie. Avec un groupe d'amis du domaine de la santé elle a décidé de mettre sa vie professionnelle au service des populations défavorisées. Quelques uns d'entre eux avaient réalisé une enquête dans la région de Charleroi qui révélait la paupérisation des habitants de Marchienne-au-Pont. Elle y est donc allée et... elle s'y est installée. Séduite. Ravie. Elle a découvert le Pays Noir et, derrière l'étiquette, une population chaleureuse, une vie de quartier, une solidarité qu'elle ne connaissait pas, elle qui arrivait de Bruxelles. Et que dire des feux de La Providence le soir ? Simplement magique : "*Je n'avais jamais vu quelque chose d'aussi beau concernant une usine, une industrie*". Elle a progressivement apprivoisé le lieu.

Rapidement, avec quelques jeunes médecins, ils s'organisent en maison médicale. "*Mais à l'analyse des problèmes de santé,* dit Anne De Reuck, *se révèlent les problèmes de logement, l'humidité, le manque de sanitaires, les problèmes d'environnement. Et aussi des conduites alimentaires qui oscillent entre trop ou trop peu*".

Du sanitaire, la réflexion évolue vers le social, le culturel et le politique. Dans l'esprit des "mouvements d'animation de base" (pratiques autogestionnaires), les contacts se multiplient avec les habitants. >



> Des activités destinées aux enfants sont organisées, un front de défense de l'environnement est créé autour de la présence des terrils... En 1978, un centre de santé mentale est mis en place pour répondre aux besoins psychosociaux des familles du quartier. La Pioche est née. Le centre d'expression et de créativité La Glaise est intégré dans les activités de l'association. Les missions du centre de santé mentale sont multiples : activités de promotion de la santé ouvertes au tout venant et répondant au souci de "mettre à disposition" de toute personne intéressée des lieux et des moments partagés, gérer ensemble, échanger, s'informer, créer, s'émouvoir. Dans un souci de promotion de conditions favorables à la solidarité, développer l'estime de soi, la responsabilisation personnelle, la citoyenneté... Il y a aussi des activités de prévention, comme l'appui à des professionnels ou à des institutions du champ psychosocial, des activités de soins, un travail en réseau et de développement communautaire.

En 2003, Anne travaille toujours dans ce centre situé au cœur du quartier de La Docherie. Activité professionnelle et insertion de vie vont de paire. Elle souhaite poursuivre cette double expérience : "*Ce fut un choc mais les choses se sont améliorées ; je me plais ici, mes enfants sont d'ici ; on partage des choses ensemble*".



Alain Forti a 42 ans, est né à Charleroi, à la maternité Reine Astrid comme la plupart des Carolorégiens, et a vécu 32 ans à La Docherie. Sa profession, archéologue industriel, il l'a choisie par passion mais aussi pour cultiver la mémoire de son père et de celle de tous les mineurs qui ont travaillé dans les charbonnages du Pays Noir. Son père, d'origine italienne, est arrivé en Belgique en 1947. Tombé dans le milieu industriel à la naissance, Alain Forti revendique toujours cette expression du coin : "Dochard un jour, Dochard toujours ".

"*Comme la plupart des mineurs*, dit Alain, *mon père était pudique et peu verbeux. Devenir le gardien de sa mémoire et montrer ainsi le vrai visage de Charleroi était un de mes souhaits.*" Il a consacré son travail de fin d'études à deux sociétés charbonnières de la région de Charleroi, Monceau-Fontaine et Le Roton, et ensuite toute sa vie professionnelle s'est orientée vers la sauvegarde d'un patrimoine et d'une mémoire orale importante mais "en voie de disparition". Il considère en effet que si Charleroi a une origine militaire – une place forte construite par les Espagnols en 1666 – c'est bien plutôt l'industrie et principalement le charbon qui a façonné la région de Charleroi et fait sa richesse ainsi que sa réputation. Or, à l'époque où il a terminé ses études, il avait le sentiment qu'on avait tendance à oublier, voire à gommer cette véritable histoire. Il s'est



donc fixé comme objectif de travailler à la reconnaissance de ce patrimoine et à la mise en valeur de la mémoire de ces ouvriers qui ont fait la région.

Après avoir travaillé au musée de l'Industrie ouvert en 1987 dans les anciennes forges de La Providence à Marchienne-au-Pont, il suit, tant intellectuellement que physiquement, le transfert de celui-ci sur le site du charbonnage du Bois du Cazier à Marcinelle. Ce lieu symbolique du lourd tribu payé par les travailleurs de la mine à l'économie de la région a fait l'objet d'un projet de réhabilitation dans le cadre du programme européen Objectif 1. Le site du Bois du Cazier est ouvert au public depuis mars 2002. Le transfert des collections du musée de l'Industrie a permis d'inscrire l'histoire du Bois du Cazier dans un contexte économique, social et technique propre au bassin de Charleroi et ce en relation avec l'histoire du sillon industriel Haine, Sambre et Meuse : révolution industrielle, développement économique, plein emploi, déclin de l'industrie lourde et redéploiement industriel.

La Docherie est-elle un quartier laboratoire ?

La Docherie a souvent été pointée comme zone sinistrée. Le cinéaste Richard Olivier a renforcé cette image dans son film *Marchienne de vie*. Mais on peut éclairer le décor de différentes manières et d'autres, comme Benoît Mariage dans *Les convoyeurs attendent,* ont abordé les choses de manière plus poétique, humoristique et nuancée. La Docherie ne colle donc pas tout à fait à l'image que d'aucuns ont bien voulu lui donner et n'est certainement pas plus noire que d'autres quartiers. Évidemment, la fermeture des usines a modifié les modes de vie. Avant les gens s'installaient à un endroit parce qu'ils y travaillaient. Bénéficiant d'un certain pouvoir d'achat, ils ont pu acheter leur habitat, se l'approprier et le moderniser. Aujourd'hui, ils échouent dans ces mêmes endroits, attirés par les loyers modérés. Alain Forti se souvient : "*Avant, rien que dans la rue Royale, l'artère principale, il y avait trois boucheries et trois grandes surfaces à l'arrêt du tram. Aujourd'hui, la plupart des services ont disparu. Les agences de banque ou le bureau de la poste font désormais partie du passé. Au quotidien, ce n'est pas amusant pour la population, surtout pour ceux qui n'ont pas de voiture.*" La Docherie reste un quartier un peu isolé et marginalisé. Ce qu'a encore renforcé la disparition de certains services et équipements collectifs.

Pour Anne De Reuck, La Docherie est peut-être un quartier où des initiatives sociales se sont développées très tôt, financées par la Région et ensuite par l'Europe (Fond social européen et Objectif 1), mais cela n'a pu se déployer que dans la mesure où il y avait déjà une vie associative sous-jacente. La Docherie ce n'est pas un "trou au bout du monde". Il y a ici un tissu associatif avec une identité et un dynamisme qui lui sont propres et qui font toute la richesse du quartier. En tant que professionnelle, elle considère que l'afflux de moyens investis a permis de développer un réseau de relais qui sont des outils pour la population. En tant qu'habitante, elle admet toutefois que l'impact de ces investissements ne se ressent pas beaucoup dans la vie >





quotidienne. Notamment pour les personnes âgées, de plus en plus nombreuses, qui doivent se déplacer loin pour faire leurs courses.

L'économique est parti, on y a substitué le socioculturel. Il y a un mouvement naturel des habitants vers Jumet-Gohyssart, et non vers le centre de Marchienne-au-Pont qui se situe en bas, de l'autre côté du canal. Même tout ce qui concerne l'aménagement du territoire et le logement a eu un impact très faible sur la population. Cette réhabilitation s'est limitée à la construction de cinq ou six îlots de logements sociaux et au réaménagement de la voirie. Il y a eu des améliorations mais cela reste insuffisant pour prendre en compte les besoins réels de la population.

Du pays noir au pays des collines vertes

C'est vrai que ce pays mérite son nom de Pays Noir, bien qu'il regorge d'espaces verts. Mais avec la disparition de l'industrie lourde, l'appellation Pays Noir est devenue tabou. C'est contre cette tendance à oublier et à vouloir réécrire l'histoire que lutte Alain Forti : "*Vouloir appeler les terrils 'collines vertes', c'est travestir l'histoire d'une région*". Les terrils, monticules de formation artificielle, sont la trace d'une activité humaine et devraient être retenus comme tels. Que la nature ait repris ses droits en transformant les terrils en espaces verts, voire en réserves naturelles, est une excellente chose. Ce qui l'est moins, est de vouloir travestir l'origine de ces reliefs.

Ce qui rattache La Docherie à son passé a tendance à disparaître. Il y va ainsi de l'hôtellerie et de la cantine des ouvriers qui a été réaménagée en logements en gommant toutes les traces. Respecter l'histoire d'un lieu, d'une région permettrait au contraire à ses habitants de se fonder une identité qui le lie à une mémoire plus large dont il peut être fier. Diaboliser la fin de l'industrie lourde est un mauvais service rendu à la population. L'avenir se construit sur les bases d'un passé assumé et redéployé.

Le passé au service du futur

Alain Forti est donc fier de ses racines et considère qu'elles sont une nouvelle richesse pour le développement



> de la région. Pour être plus fort, il faut comprendre d'où l'on vient et s'en nourrir. C'est notamment la démarche effectuée par les quelque 50.000 personnes qui ont visité le site du Bois du Cazier depuis son ouverture. Il faut se souvenir aussi qu'à la base ce site a été sauvegardé et a fait l'objet d'un classement au patrimoine grâce à l'action des associations de mineurs qui se sont mobilisées au moment où il avait été question d'y installer un supermarché !

Mettre en valeur son histoire, c'est aussi trouver des solutions aux problèmes socio-économiques actuels. Un autre exemple intéressant de réhabilitation réussie du patrimoine industriel est le site de Monceau-Fontaine, qui retrouve un second souffle par le biais de l'insertion socioprofessionnelle. L'importance du travail de mémoire est également vrai sur le plan psychosocial. Les intervenants de La Pioche en ont pris conscience lorsqu'ils ont été amenés à travailler sur l'histoire de ce site avec des stagiaires en grande difficulté dans leur apprentissage. Pour un jeune qui n'a pas connu ce passé glorieux c'est aussi important de pouvoir s'inscrire dans une histoire porteuse.

Même s'il n'y a pas d'emploi direct à la clé de tous les dispositifs d'apprentissage qui sont mis en place et même si le plein-emploi n'est plus possible, le fait de s'inscrire dans une telle logique permet de se repositionner, de s'affirmer, de s'inscrire dans un réseau de relations et, corollairement, de devenir davantage acteur de sa vie.

S'ouvrir sur le monde qui évolue sans perdre son identité, c'est possible. À La Docherie, c'est par la culture, les choix économiques alternatifs que se fait cette ouverture : des initiatives de services qui répondent aux besoins des habitants, de nouvelles formes d'épargne et de consommation, le théâtre-action qui reste un bon moyen pour renforcer la confiance en soi et l'expression. Bref, toute une dynamique intéressante.

L'enjeu est donc bien de mettre en valeur ce qu'a été Charleroi, de communiquer l'envie de venir ici, de montrer ce que nous sommes et ce que nous voulons réaliser à partir de notre histoire, de permettre aux jeunes de réaliser leurs rêves sans renier leurs racines, d'accepter le changement porté par une histoire reconnue... Tout un programme pour les années à venir.

■



***Les petits ruisseaux font les grandes rivières,** c'est une antienne bien connue. Mais qui connaît la chanson ? À Charleroi, elle est un art de vivre qui coule de source, arrose les travaux et les jours, fait chanter la démocratie culturelle et remonte le courant de la programmation télévisuelle et radiophonique. Ce ne sont pas des saumons mais, avec Alfred-William, Claude et les autres, à "Charleroi Chanson", on navigue en eaux chaudes et il ne faut pas s'étonner qu'ils, les p'tits wallons des mers du Sud du pays, aillent frayer jusqu'au Québec ou de l'autre côté, vers la Suisse.*

Du coudoiement qu'entretient Charleroi avec la chanson

rencontre avec William Dunker et Claude Bonte

Texte : Paul Hermant
Photographies : Vincent Lebrun



Avec Alfred, c'est sûr que ça allait glisser. D'autant qu'en arrivant en ville, on avait avisé de larges affiches de Renaud — chanteur désormais fatigué et "spectacularisé" par intermittence — bientôt au travail dans un endroit du haut de la cité dont le nom était inconnu. Mais c'est ainsi : l'on part quelque temps, les toponymies anciennes sont rebaptisées de patronymes incongrus et l'on se retrouve à demander son chemin en plein jour dans la maison de son père.

Alfred et Renaud, c'était toute une affaire. Ce devait être quoi : en 1975 ?, et la maison, jetée au-dessus d'un escalier, s'appelait le Coup de Fusil. La maison était des jeunes comme d'autres furent de tolérance et, de fait, cela ne dura pas dans l'histoire d'une ville : nous n'y avions pas fait de vieux os que déjà elle avait fermé ses volets. Renaud, donc, vint y chanter comme Djoseph allait à messe : avec ténacité et régularité, un véritable entêtement, en genre d'animateur socioculturel déguisé chanteur rebelle luttant contre l'absentéisme scolaire. Je vous parle d'un temps où les élèves, déjà, n'allaient pas toujours à l'école et où des types inconscients écrivaient sur les murs des slogans du style "L'école se crée dans la rue et se tue dans la craie", c'est vous dire. Donc, de potron-minet au déjeuner puis à la veillée — on allait se coucher que rarement et l'accordéoniste s'appelait Gilou —, Renaud fit sa semaine des trois-huit, coalisant les étudiants vers le lien social et, accessoirement, vers l'athénée ou le lycée. C'est dans ces moments-là qu'Alfred osa pour une des premières fois. Avec André (Gauditiaubois) — c'était quelques pas plus loin, le petit magasin de disques avec plein de choses de Frank Zappa —, Alfred avait écrit des chansons, des bazars en wallon qui s'appelaient "Black Country Blues" ou "Djean Pinson". Que ma mémoire me trompe ou s'enjolive, mais je jurerais que c'est là que je les ai entendues pour la première fois, ces chansons que nous connaissons tous aujourd'hui : au moment exact où Renaud quittait le micro pour aller boire un coup. Il aura fallu plus de vingt ans, alors, à Alfred, pour passer du côté droit du boulevard de l'Yser — le Coup de Fusil — au côté gauche — l'Éden, lieu de son triomphal concert carolo à la sortie de son CD *Trop tchaud* — et qu'il en ait fini de s'appeler Alfred et qu'on le reconnaisse désormais sous son nom de première cène, William Dunker. Cela pour dire que, avec William, c'est sûr, ça allait glisser.



Avec Claude, c'était moins sûr. Déjà, Claude, et c'est un défaut majuscule, vient de Ath. C'est un Hennuyer, d'accord — et profitons-en ici pour faire comme dans le Centre et écrire "hainuyer". Selon certaine acception, le Hainuyer serait un homme venant de la Haine qui, comme chacun sait, est une rivière, un ruisseau, parfois un ru : le Hainuyer serait donc pareil au filet d'eau, personne n'est parfait et surtout pas les Hainuyers qui ne seraient pas de Charleroi — mais ses collines à lui n'étaient pas charbonneuses et je vous prie de croire que dans la région des terrils, c'est aussi incongru que de venir, je ne sais pas moi, de Sicile, de Krakow ou d'Izmir. Et même d'Allemagne d'où débarqua un jour le père Dunker pour épouser une locale italienne et descendre derechef à la mine afin qu'on ait le plaisir aujourd'hui de pouvoir, d'une part, entendre des chansons en wallon serinées par le gamin, et qu'on ait la possibilité, d'autre part, de s'étendre sur ces monticules verdoyants qui ne sont plus désormais des massifs de déchets délétères mais des valeurs ajoutées paysagères.

Donc, Claude Bonte, homme de sommets, était là aussi et, vu qu'il est le directeur du Centre de la chanson de Charleroi — et de la Communauté française —, il ne paraissait pas douteux que nous allions parler refrains, couplets et de tout ce qui fait que l'on siffle encore en rue aujourd'hui autre chose que les filles. Nous parlâmes donc de ce curieux coudoiement qu'entretient Charleroi avec la chanson. On peut le dater, dit Claude Bonte, du début des années 70 : *"Ce n'était pas n'importe quelle mouvance : nous sommes alors dans l'immédiat après-68. Et l'on s'aperçoit que la chanson et la musique sont présentes un peu partout dans les lieux associatifs de la ville : cela crée un mouvement fort et une sorte d'émulation. Le Coup de Fusil accompagne les débuts de la nouvelle chanson française ; la Broc propose plutôt du folk et des musiques militantes ; le Passe-Vite, à Mont-sur-Marchienne, diffuse quant à lui de la chanson d'auteur. Plus tard, on rencontrera le jazz à la maison des Huit Heures. C'était une époque, il ne faut pas l'oublier, où la culture avait son temple : le Palais des Beaux-Arts, un* >


SPIROU

> Quand on se dirige vers le tertiaire et qu'on vise l'ascension sociale, il faut d'abord cacher ce que l'on trouve laid et que l'on considère comme vulgaire, donc le wallon.
>
> **Claude Bonte**

monument qui était aussi une institution et un monopole. Et c'est par la musique que les associations ont décidé de s'attaquer à cette cathédrale écrasante. Tout le débat du moment était de savoir quoi privilégier entre démocratisation ou démocratie culturelle. Les mouvements associatifs ont fait un choix clair. On leur doit en partie la création de la maison de la Culture". Fort bien, mais tout de même, ce combat pouvait passer par autre chose que la musique, non ? *"Non,* dit William, *à Charleroi, la chanson accompagne la vie. C'est un art profondément populaire qui est totalement intégré au contexte social".* Pour un peu, on rappellerait les mânes de Jacques Bertrand et de Bob Deschamps. On serait patrimoniaux. On se souviendrait des glorieux anciens. Mais alors, il faudrait aussi se remémorer quelques chants d'usines et de mines, ceux qui accompagnaient les travaux et les jours, c'est-à-dire aussi les luttes et les grèves. Claude et William sont d'accord là-dessus : il existe bel et bien une imprégnation de la chanson à Charleroi. Pourtant, il faut bien le dire, la chanson a connu une éclipse à la ville basse comme à la ville haute. *"Cela correspond,* dit Claude Bonte, *à la professionnalisation du secteur culturel. Je me souviens de la catastrophe qu'a représenté l'introduction des 'cadres spéciaux temporaires' dans la vie des associations locales : tout à coup, ce grand mouvement bénévole a commencé à déléguer ses responsabilités à des spécialistes rémunérés. Avec ce résultat que la chanson a connu un trou d'une dizaine d'années. Et avec ce bilan que la démocratie culturelle non plus ne s'est pas développée. Tous ces efforts faits pour rencontrer 'l'autre' – comme les initiatives prises à La Docherie, par exemple, autour de la maison médicale – sont restés marginaux. Pour ce qui est de la démocratisation culturelle, c'est pareil : on n'est pas sûr du tout qu'elle touche effectivement son public, je pense même qu'on régresse. On est passé de l'animateur culturel – celui qui donne vie et aide à donner du sens – au communicateur qui parle à la place des gens et qui se substitue au sens".* Cela expliquerait-il pourquoi il a fallu tant de temps à Alfred pour devenir William Dunker ? Il n'a pas chômé pourtant. Du blues, du hard rock, du tropical, et puis, avec Michel Barbier – dont quelqu'un devra bien un jour reconnaître l'immense talent –, la fondation du groupe des "Jules" qui a écumé toutes les salles et tourné 314 fois en deux ans. Du théâtre aussi, impromptu. Et des spectacles pour enfants. Le wallon était quelque part, toujours. Mais sans que personne ne se préoccupe vraiment de le faire émerger. Il faut dire que le wallon est d'abord une langue du travail : c'est celle que partageaient les immigrés de tous les pays à l'usine comme à la mine.

Alors, à force de fermetures et de licenciements, le wallon aussi s'est fait plus rare. Les changements économiques, encore, l'ont disqualifié : *"Quand on se dirige vers le tertiaire et qu'on vise l'ascension sociale, il faut d'abord cacher ce que l'on trouve laid et que l'on considère comme vulgaire, donc le wallon",* dit Claude. La force et l'intuition de William Dunker a été de se souvenir qu'il y avait encore des "petites gens", comme il dit. Des gens de Wallonie qui n'en n'ont pas totalement fini avec le wallon. *"J'aime les gens. Je me préoccupe des situations sociales : je les révèle et je les combats. L'artiste, c'est quelqu'un qui permet d'ouvrir les yeux et qui montre, en fait, des choses que les gens savent déjà. J'aime avoir des contacts avec les gens. Je suis toujours le dernier à partir de mes concerts. Parfois, je ferme la salle avec l'organisateur"* dit Alfred-William. Aussi >



> bien, quand paraît *Trop tchaud*, le choc est immédiat. *"Ce qu'il apporte à l'identité wallonne, c'est tout sauf du passéisme et du poussiéreux. Cela ne se traduit pas uniquement par la musique et le blues qu'il emploie : chez William tout est dans la manière. Évidemment, ça n'arrange pas les tenants de la* wallonitude *et* du parler wallon correct*"*, intervient Claude. *"Effectivement, ça ennuie les vieux barbons*", insiste William, *"mais je n'en ai rien à faire car c'est quoi le vrai wallon, sinon celui que l'on parle* chez nous ?*"*. On sent bien, là, qu'il y a du *chez nous* partout. Jusqu'au Québec où William exporte. Il vit cela comme une résonance. "Djean Pinson" a l'évidence d'une "toune" de Félix Leclerc. Il tournera beaucoup là-bas et s'intégrera fort naturellement aux "Fabuleux Élégants", un groupe québecois formé autour de lui. Comme il se joindra aux Corses de I Muvrini, avec la même conviction et la même sincérité. Il y a donc un moment où Charleroi retrouve la chanson. Et ce Charleroi-là se classe dans les bacs des disquaires entre la chanson française et la *world music*. Et c'est bien logique après tout, car comment expliquer que la chanson wallonne soit désormais incarnée par un fils mitigé d'Allemagne et d'Italie ? Parce que, comme on l'a déjà laissé percevoir, *"le wallon, mon père le parlait à la mine et mes frères avec leurs copains ; à la maison, on parlait italien, à l'école français"*, dit William. Ne jamais oublier ici que Charleroi fut une construction coloniale, espagnole par Charles II, française par Vauban, une ville de garnison et de sangs mêlés. On y cherche sans trouver, on y trouve sans chercher : c'est le lot commun de ces villes qui, comme l'aurait dit un jour le Principautaire François Perin, abritent *"des putes et des soudards"*. C'est ce qu'on appelle *la guerre des bassins* et l'on aura compris qu'en la circonstance Charleroi part avec un fort bel avantage. Osons peut-être ceci qu'il se chanta à Charleroi, en des temps plus anciens, des couplets de corps de garde et des hymnes pour les filles des gargotes et que ceux-là, Claude et William, ne font jamais que tirer le fil d'une histoire sur laquelle ils apposent leurs notes personnelles. Claude, qui en est à son quatrième "Charleroi Chanson" — avec une programmation qui n'est pas aisée, dis-je ; qui est osée, répond William, — naviguant à total contre-courant de la programmation télévisuelle et radiophonique, essaime maintenant à Bruxelles, ce qui n'est pas commun. Il a tissé aussi un réseau franco-suisse d'amitiés festivalières : il s'échange entre Charleroi et le monde beaucoup plus que les bulletins colombophiles. Il voudrait aujourd'hui en arriver à créer des résidences pour la chanson comme on le fait en écriture ou en peinture, des coins de ville où il pourrait "implanter, contaminer et incuber" : bref, de petits laboratoires où inventer "une commune où les gens chanteraient". William, de son côté, après son deuxième CD *Ey' A'don*, et un succès toujours aussi assuré — le premier fut disque d'or — imagine pousser plus loin la technologie et réaliser le premier DVD en wallon. Et à ceux qui s'inquiéteraient du succès de l'aventure, proposons cette question-réponse en wallon, alors que d'aucuns, en 1997, doutaient encore de l'avenir d'Alfred. Question : *"Eski vos croeyoz ki çula sera yåk assez po fé in succès avu vosse CD? Les djins ni comprindèt nen tertos l' walon."* Réponse : *"Paski vos croeyoz ki totes les djins k' achetnut des disses des* Backstreet Boys *u di* Ricky Martin *compudnut l' inglès udonben l' espagnol ?"*





Né à Charleroi en 1959, professeur à l'académie des beaux-arts d'Arlon, François De Herdt poursuit parallèlement des activités de cameraman et de photographe.

Il a réalisé de nombreux reportages, notamment en Belgique, en République tchèque, au Portugal, au Sénégal, en Mauritanie, en Bosnie-Herzégovine, en Grèce, au Vietnam, en Pologne et en Irlande.

Il installe régulièrement son studio mobile au sein de petites communautés humaines et y fait poser ceux qui le désirent.

Depuis 1998, il travaille à la série Charleroi, mémoires et traces de la mémoire *en collaboration avec le preneur de sons Quentin Jacques.*

Charleroi, traces de la mémoire

Photographies de François De Herdt

En 1998, je décidais de revenir, vingt ans après, sur les lieux de mon enfance et de mon adolescence. À l'époque, j'avais perdu tout contact avec ma région d'origine.

Très vite, je me suis rendu compte que mon entreprise ne serait pas uniquement tournée vers le passé mais aussi vers le présent de ceux que je rencontrais.

J'ai retrouvé des amis, une chaleur directe et sans apprêt, si particulière à Charleroi. Loin de l'image négative faite d'insécurité, de pauvreté et de déglingue.

Comme un émigré revenant dans son village, j'ai reconnu des éléments facilement identifiables : la langue, les attitudes, certains endroits qui n'ont pas changé. Mais je me suis aussi retrouvé devant de véritables steppes là où, jadis, il y avait des usines ; j'ai été confronté à la violence là où, enfant, je me promenais en toute sécurité ; j'ai été frappé par la pauvreté là où, peut-être, elle me semblait autrefois normale, banale.

Les transformations font partie de l'histoire de Charleroi. Comme une ville du Far West, sortie de terre à l'époque de la révolution industrielle du 19e siècle, elle connaît une mue parallèle à son déclin.

J'ai parfois l'impression que l'on veut gommer les grandes traces de l'essor et de ce déclin, pour n'en conserver que quelques détails parfois caricaturaux. Avec ces strates de modernité, on espère sans doute donner une image nouvelle et dynamique de la région pour y attirer les investisseurs potentiels.

Le Pays Noir n'existe plus. On le remarque en venant par l'autoroute : " Bienvenue au Pays de Charleroi " (celui des Spirous !).

Mon ambition n'est pas de brosser le portrait de toute la région, ni de tout ce qui s'y vit. Je me trouve face à un grand puzzle dont je découvre les pièces au fur et à mesure : parfois elles s'agencent par recoupements, parfois aussi elles ne semblent rien avoir de commun entre elles.

Le temps est mon allié. Prendre le temps, même si cela semble un luxe à notre époque, constitue pour moi la seule manière de ne pas brusquer, de ne pas entrer dans l'urgence.



Jour de marché. Gilly-Haies, 1998.

Je ne cherche ni à embellir ni à enlaidir ce que je vois, ni à faire dire aux images ce que je voudrais qu'elles disent. J'essaie de marcher l'esprit ouvert, réceptif aux événements, aux interrogations, aux pistes. C'est une autre manière de rendre hommage aux gens que je rencontre.

■

François De Herdt



Rue Lison. Châtelineau, 1998.



Membre de l'association des Climbias lors du bal annuel. Lodelinsart, février 1999.
Seraient-ils les descendants de cette aristocratie d'artisans verriers qui a créé cette industrie dans la région de Charleroi ?

Bal annuel des Climbias à la *Ruche Verrière*.
Lodelinsart, février 1999.





Bal annuel des Climbias.
Lodelinsart, février 1999.



Jeu de balle. Marcinelle-Haie, 1998.
La balle pelote, c'était plus qu'un sport populaire, c'était une institution, supplantée depuis par le football. Mais les rencontres, petits verres et coups de gueule sans conséquences restent de rigueur.



Pendant le jeu de balle au cercle Saint-Louis. Marcinelle-Haie, 1998.
Un dimanche. Sur la place se déroule un tournoi amical de balle pelote. On entend les cris, les coups de sifflets et les rires. Ici, les hommes jouent, les femmes les accompagnent et les enfants virevoltent en tous sens. Chacun semble à sa place et tout le monde se connaît. Je me sens un peu comme un Martien essayant de me souvenir des règles du jeu.



Marche de Saint-Louis. Marcinelle-Haie, 1998.

À l'arrière-plan, il y a la tour du Bois du Cazier. Les marcheurs étaient de moins en moins lucides et tiraient des coups de fusil bourré de poudre dans tous les sens.

On s'est dit qu'il était temps de partir.



Fancy-fair du collège des Jésuites. Charleroi, novembre 1998.



Dans les coulisses du spectacle de fancy-fair au collège des Jésuites. Charleroi, novembre 1998.



Pendant la mi-temps lors d'un match de football.
À côté du terril des Pays-Bas, Châtelineau, avril 1999.



Cours de danse latino-américaine pendant le festival annuel " Arts d'Expression ". Collège Saint Pie X, Châtelineau, mai 1999. Tango et rumba diffusés par un petit enregistreur, dans une grande salle vide. Les élèves se prennent au jeu, les fous rires prennent le pas sur la timidité.



À l'entrée du cimetière de Châtelet, le jour de la Toussaint 2002.
C'est là qu'est enterré Fernand Lanoy, mon grand-père. Il continue de m'accompagner.

Autant pour moi

Portraits de citoyens là et en l'état où ils sont

Textes : Xavier Deutsch
Photographies : Marina Cox

Ville haute

Plus qu'ailleurs, on a l'impression d'une ville d'enfants montés en graine, et qui font l'adulte à quatorze ans. Un petit mec passe au volant de la Toyota de sa mère, la musique par les fenêtres, et un autre, sur le trottoir, se tourne vers ses petites copines : "*Ah, magnifique, la Civic* !"

Combien de filles jeunes poussent un landau ! Elles font des mômes pendant l'école, quittent l'école, leurs mômes les quittent, tout quitte tout le monde.

Voici Linthsay. Elle s'est assise à la terrasse d'un bistrot, pas loin de la galerie de la Bourse, elle commande un café, parle au garçon : "*Et le boulot, ça va ?*"



Bientôt, pour nous répondre, elle parlera de sa vie. Cela commence d'une façon tellement douce : le chien Rocky, pas de race, et le cheval Ringo-Jet, un alezan de huit ans, dans un box d'une ferme-écurie de Tarciennes, et des rêves d'amour et de chevaux à ne plus savoir où les ranger. On apprendra que le Yoseikan-bajutsu est un art martial qui se pratique à cheval : tir à l'arc, lancer de javelot, passage du feu, combat de sabre... Peu à peu, l'histoire glisse vers les couteaux, que l'on donne et que l'on reçoit.

Linthsay raconte lentement sa vie de sirènes : celles de la police qui poursuit les voitures sur le boulevard Tirou, chaque nuit. C'est clair, il y a des jeunes qui s'amusent avec la voiture de leur père, et qui font du rodéo. Oui, ils se font parfois prendre. Mais parfois c'est beaucoup plus sérieux.

D'autres sirènes, qui chantent, qui se glissent dans nos fleuves intérieurs. "*Quand un mec m'interpelle, ici, qu'il me demande si je suis une prostituée, on est mal dans sa peau. Quand les zonards se baladent par là, près de la voiture volée, avec leurs grandes bouteilles de vin. Et ceux qui roulent, quand ils tournent sans prévenir, conduisent comme des malades, c'est sûr, on a envie d'autre chose...*"

Le reste vient, peu à peu. Avec un calme sidérant, Linthsay retire le rideau sur la part obscure de son histoire, par bribes. On écoute, on a juste envie qu'elle arrête. On rêverait qu'elle retrouve son vrai âge. Et qu'elle vive ce que vivent les filles d'habitude à seize ans, rien d'autre, pas une brûlure, pas une brutalité, pas un couteau de plus.

■



Ville basse

" AU CABARET-VERT, cinq heures du soir.

Depuis huit jours, j'avais déchiré mes bottines
Aux cailloux des chemins. J'entrais à Charleroi. "

En 70 d'un autre siècle Rimbaud passait là, c'est une chose faite. Peut-être a-t-il redouté la Sambre, et s'est-il assis non loin, les jambes sous la table verte.
La Sambre a fait ce qu'elle avait à faire, et trois guerres plus tard vient le temps d'autres voyageurs, aux yeux presque fermés.

Face à la gare du Sud, on se croirait devant une grève, une lande à nids, qui va vers l'océan, le fleuve, les frontières...
C'est vide comme du sable gris, du vent qui passe avec l'orage derrière lui : on le sent venir, il y a une odeur, et quelque chose comme le bruit de la mer.
Les aubettes des bus, une vingtaine, semblent des nids, colonisés par les poignées de ceux qui espèrent s'en aller quelque part.
Mais les départs sont supprimés. Une grève paralyse les transports : une histoire de licenciement annulé par le tribunal, et le TEC ne réintègre pas ce travailleur.

Le panneau lumineux indique :
13, Presles Cité solaire 14.54
21, Marcinelle Hublinbu 15.47
14, IMTR Bouffioulx Gilly 15.48

Personne ne sait s'ils partiront.
Une grand-mère en pull rose regarde son petit-fils courir d'une part à l'autre. Il revient, il dit "*C'est çui-là !*" Un bus arrive en effet, il s'aligne contre le quai comme un navire auquel on ne croit plus, comme s'il avait bravé plus fort que les tempêtes de Behring.
Il commence à pleuvoir sur tout cela, où s'arrangent les petites colonies de voyageurs, et les nids vides des colons, au large.

■

Que des professionnels de la santé nous parlent de bien-être, c'est leur travail ;

que des écrivains et des photographes l'évoquent à leur heure, c'est à souligner. Leur point de vue est salutaire, pour déjouer les clichés, visuels autant que verbaux, pour poser des questions, non conventionnelles. Dans cette livraison c'est le Pays Noir qui est labouré. Les textes sont inédits, les photographies sont issues de la banque d'images de Question Santé (www.questionsante.org).



PHOTOGRAPHIE : JEAN-POL BROHEZ

Un jardin au pays noir

Regarde-le, mon pays. Pays Noir, dit-on, et c'est ainsi que, passant, tu le vois. Je te comprends.

Noir le charbon. Noirs les châssis à molette qui déchirent le ciel et les terrils, dérisoires collines d'un pays à peine vallonné. Noire la fumée, et la sueur des hommes au sortir de la mine, du laminoir, du four à coke, noires les eaux de la Sambre lorsqu'elles traversent Charleroi, et les usines en ruines qui maintiennent vaille que vaille leurs murs béants sur l'oubli de ce qui fut... Noire l'anarchie d'avant le POB, noire la neige à peine tombée, noir le pain des mauvais jours, noire la grève, et les deuils, et l'année 1887 à Roux et celle de 1960, partout.

Et noir le café qui vous accueille dans chaque maison, la petite jatte, celle qui "racabouillait" au temps passé sur le coin du poêle à charbon, celle que crache aujourd'hui le percolateur ou parfois même la rutilante machine à expresso trônant sur le plan de travail de la cuisine équipée.

Il est noir. Noir de son histoire, noir des traces laissées dans ses rues et ses âmes. Et moi qui y vis, passant, je voudrais te montrer comme il tente le pari de la couleur. Je voudrais t'emmener dans les paysages d'un vert tendre, ponctués des taches jaunes des pissenlits ou des renoncules, des flaques rouges de coquelicots, mauves ou blanches des lilas, oranges des derniers feux de coulées ou des lumières bordant nos rues, et ce bleu du ciel quand il veut bien, comme partout.

Et je rentre chez moi par les chemins de traverse, une voie de chemin de fer, un chemin de halage, une ruelle oubliée, et je rejoins mon îlot caché. Non, tu ne sauras pas. Il ressemble à cette image, un havre, un petit paradis commun, c'est un souvenir de la Commune, des idylliques phalanstères, en tous cas c'est ainsi que je le vois, entouré de maisons blanches sagement alignées, sans prétention, en harmonie. Imagine notre potager qui nous sert de square, nos légumes beaux à l'œil et bons au goût, imagine nos soupes, nos potées, nos mêlées, nos "djotes", nos ratatouilles !

La terre est noire, c'est vrai. Elle l'est de notre histoire, de nos luttes, de nos morts. Mais nous la faisons verdir, et fleurir, et fructifier, sur les cendres de notre histoire et le terrain de notre amour.

■

Marie-Claire Blaimont
Dernier titre paru : *Black Lola*, éditions du Cerisier, 1994

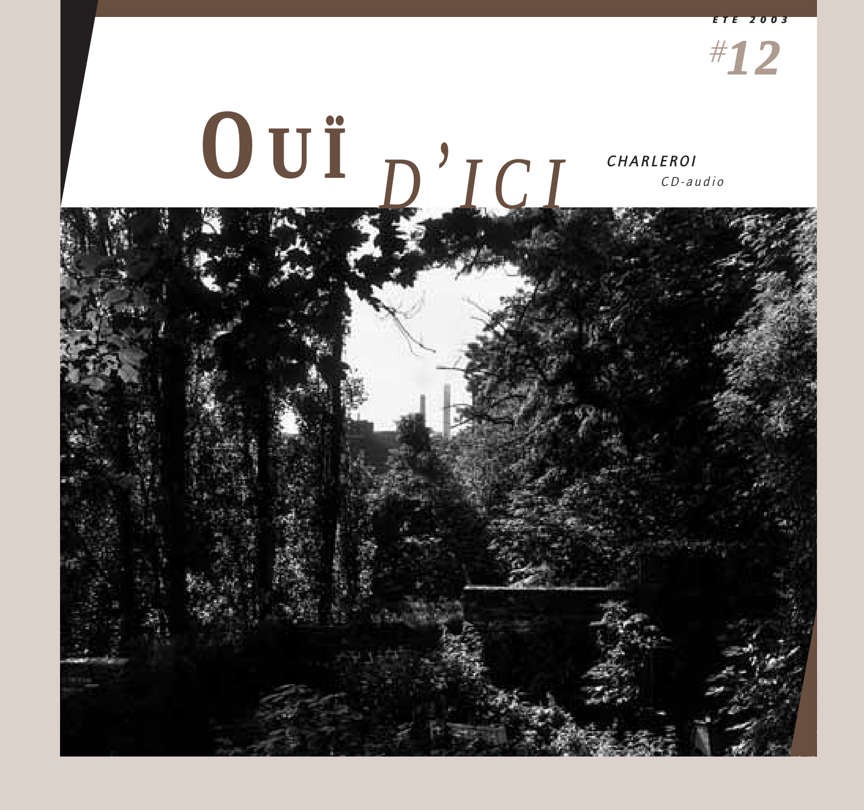
Comment penser ?

Comment passer sa vie là ? Comment traverser ? Comment arrêter de marcher ? Comment commencer à marcher ? Comment choisir une famille ? Comment choisir une maison ? Comment retourner à la terre ? La terre existe-t-elle ? La femme au tablier existe-t-elle ? Comment séparer sa vie d'avant de sa vie de maintenant ? Peut-on attendre dans la non-existence ? Le temps s'arrête-t-il ? Qui s'arrête ? Toi ? Moi ? Qui continue de vivre ? L'illusion dure-t-elle ? Vers quel horizon ? Où irons-nous demain ? Resterons-nous ? Comment prendre patience un jour entier ? Ira-t-on là où personne ne nous attend ? Un tel lieu est-il plausible ? Le plausible est-il plausible ? Comment franchir chaque porte ? Sont-elles toutes identiques ? Sont-elles sourdes ? Sont-elles ouvertes ? Sont-elles ? Ai-je habité là ? M'a-t-on donné une enfance ? Reconnaît-on un parcours ? Reconnaît-on la trace de ses pas ? Nos semelles sont-elles gravées sur les chemins de terre ? Comment penser dans un sens unique ? Comment penser ?

■

Carino Bucciarelli
Dernier titre paru : *La femme de sel*, éditions de l'Âge d'Homme, 2001

OUÏ D'ICI



Nous allons, vous et nous, sans oreille, ici ou là.
C'est que de nos cinq sens, l'ouïe est la plus outragée par les 'sons ambiants' qui empêchent souvent de distinguer le vrai du faux.

Charleroi que nous avons parcouru avec ce numéro de VU D'ICI mérite une visite approfondie.
Vous trouverez donc, ici, un disque compact qu'il suffit d'insérer dans un lecteur ad hoc. Peut-être vaut-il la peine d'atténuer les sons ambiants qui vous bercent d'habitude, de faire silence en quelque sorte et de régler le volume de ceci à la mesure de votre entendement.

Le reste suivra : couleurs des rues de Charleroi, visages d'enfants, commentaires de joueur de balle pelote, fanfares de passage, bateliers au long cours, des âmes plein la ville et ce jusqu'aux grandes orgues.

Les plages en sont :

1. Pays de Charleroi : entrée en matière.
2. De basse-Sambre en haute-Sambre : un bateau traverse... la ville.
3. Dicton non dicté.
4. Portfolio : François De Herdt. À écouter en tenant les photographies à l'œil.
5. Florilège.
6. Portrait : l'organiste de la basilique St-Christophe, Ville Haute (Stéphane Zech).
7. Proverbes.
8. Enfances, d'une rue à l'autre : de Charleroi à Los Angeles.
9. Pays de Charleroi : suite sans fin.

La réalisation en est de Quentin Jacques pour *algorythm / deux temps trois mouvements asbl.*

VU D'ICI espère, avec ce CD-audio, porter l'oreille à hauteur de regard humain.

■